

mer et par terre. — De son côté, Chiappin n'e tardera pas à se mettre en route pour Anvers, où il rassemblera les régiments de Charles Foucker et de Mondragon; on lui donnera, de plus, 1,000 ou 1,500 Espagnols, une force de 6,000 hommes d'infanterie ayant paru suffisante à tous pour l'expédition de Flessingue. — Don Fadrique et Noircarmes ont quitté Utrecht le 27, afin de donner suite à ces résolutions (1).

Liasse 533.

1258. *Lettre du duc d'Albe au Roi, écrite d'Utrecht, le 29 juillet 1573.*

Hans Brempt vint le trouver à Nimègue, de la part de l'archevêque de Cologne, et lui dit que ce prince, comme pensionnaire et ami du Roi, désirant le bien de son service et le repos de ses États, avait cru devoir lui représenter que cette guerre pourrait traîner en longueur; que déjà les princes de l'Empire, qui en souffraient beaucoup, à cause de l'interruption du commerce, commençaient à traiter entre eux des moyens d'y mettre un terme; que, dans ces circonstances, il semblait qu'un arrangement avec le prince d'Orange serait chose utile aux intérêts du Roi, et qu'il s'offrait à le négocier. Le duc répondit à Brempt, en louant le zèle et les bonnes intentions de l'archevêque, que, si les princes d'Allemagne souffraient de l'interruption du commerce, ils devaient s'en prendre à celui qui en était la cause; que le Roi ne faisait que défendre ses États patrimoniaux; que, sur cette matière d'accord, il ne connaissait pas les intentions de S. M., et que par conséquent il ne pouvait rien dire; que l'archevêque s'adressât au Roi lui-même, s'il voulait y donner suite, mais que, comme ami, il croyait pouvoir l'assurer que, si le prince mettait bas les armes, laissait libres les villes qu'il occupe, et sollicitait son pardon, par le moyen de l'archevêque et des autres princes de l'Empire, ce serait un meilleur chemin que celui qu'il prenait. — Ces jours passés, un Anglais catholique, homme de bien, marié à Anvers, vint lui offrir douze navires armés, offre qu'il s'est empressé d'accepter. Lesdits navires seront dirigés sur un port de la Frise. — D'autre part, les conseillers de la reine d'Angleterre, indignés de ce que ceux de Flessingue ont voulu faire payer un droit de 4 p. c. à quatre navires anglais chargés de draps qui allaient à Anvers, ont fait entendre au duc que, s'il voulait leur donner 200,000 écus, ils lui procureraient vingt navires, dont dix de la reine, avec

(1) Voy. le texte de cette lettre dans la *Correspondance*, n° CCCXLIV.

lesquels il ne serait pas difficile de s'emparer de Flessingue et de la Vère. Il a chargé une personne de confiance de négocier cette importante affaire (1). — Beauvoir lui a demandé tant de choses pour accepter le gouvernement de Zélande, qu'il y a nommé par provision Mondragon (2).

Liasse 555.

1259. *Lettre du secrétaire Cayas au duc d'Albe, écrite de Madrid, le 31 juillet 1573.* Le 17, le Roi tomba malade à la maison du Bois; mais il est maintenant entièrement rétabli. La principale médecine qui l'a guéri a été la joie que lui causèrent les bonnes nouvelles, envoyées par le duc, de la défaite du prince

(1) Je ne sais si c'est à cette négociation que se rapporte le passage suivant des *Apuntamientos* de don Tomás Gonzalez : *O por codicia, ó por artificios del gabinete, muchos Ingleses, entre ellos un caballero llamado Lann, ofrecieron á Guaras pasar á Flandes con gente y municiones al servicio del rey Felipe, para lo cual entraron en conferencias con el duque de Alba, y obtuvieron muchas sumas de dinero. Apenas las habian recibido, se descubrió el trato por el gobierno, y lo estorbó, diciendo que no podia autorizar un paso que era contrario á los tratados que tenia con otros príncipes.* (Memorias de la real Academia de la Historia de Madrid, t. VII, p. 386.)

L'ambassadeur de France en Angleterre, Bertrand de Salignac de la Mothe Fénelon, écrivait à Charles IX, le 25 août 1573 : « J'ay appris que, nonobstant qu'on ayt faict prendre bonne espérance au duc d'Alve, qu'il pourroit estre accomodé d'ung nombre des grandz navyres de ceste princesse pour sa guerre de Hollande, et dont il y en avoit desjà quelques-ungs sortis de la rivyère, elles les a néantmoins toutz faict rammener dedans leur arcenal accoustumé de Gelin-gam, et que, quand Guaras a cuydé estreindre bien cest affère, il s'en est trouvé du tout descheu, et mesmes il a mal employé ung nombre d'escus vers des particulliers qui luy avoient promis de l'accomoder de leurs propres vaysseaulx. » (*Dépêches, rapports, etc., des ambassadeurs de France en Angleterre et en Écosse pendant le xvi<sup>e</sup> siècle*, t. V, p. 596.)

(2) Beauvoir, dans un écrit de sa main, qu'il délivra au secrétaire Berty le 3 juillet, observait que le gouvernement de Zélande requérait « un homme très-suffisant, pour la diversité de nations qui en touts tams y arivent, » et il ajoutait : « me cognoissant partant assé mal habile, pour n'estre aucunement politique en savoir ny expérience, et aussi desjà accidenté de ma personne. » Si toutefois le duc trouvait convenable, pour le service de Dieu et du Roi, qu'il acceptât cette charge, il était prêt à le faire, à condition qu'il eût des lieutenants dépendants de lui; la charge absolue des îles de Zélande réunie à celle de l'amirauté; l'accroissement, jusqu'au nombre de vingt, des enseignes dont il était colonel; un traitement tel qu'il pût s'entretenir convenablement, etc. Ce sont ces conditions qui parurent inacceptables au duc d'Albe.

Beauvoir conserva les fonctions d'amiral et le grade de colonel. (Archives du Royaume, papiers d'État.)

d'Orange, et de la reddition de Harlem; et ce qui augmenta sa satisfaction, ce fut que cela arriva dans le même temps que le roi de France se rendit à ses rebelles bassement et lâchement, comme si lui-même eût été assiégé par eux (1). — Le Roi, connaissant les nécessités d'argent où le duc se trouve, a mandé le docteur Velasco (2), et lui a ordonné d'en tirer, s'il le fallait, de dessous terre.

Liasse 534.

1260. *Lettre du duc d'Albe au Roi, écrite d'Utrecht, le 2 août 1573.* Au moment où le courrier, porteur des dépêches précédentes, allait partir, il a reçu avis de don Fadrique que, le 29 juillet, à deux heures du matin, les vieilles compagnies espagnoles commencèrent à se mutiner, demandant qu'on leur donnât à manger (3), et tâchant de s'emparer de l'artillerie, de la flotte et de la ville (Harlem), où était le mestre de camp Julian Romero, avec douze enseignes des mêmes vieilles compagnies. — Les mutins rompirent d'abord quelques ponts, pour s'emparer des officiers; mais ceux-ci s'échappèrent, et sont en ce moment au passage (*paso*) de Spaarendam, avec quelques soldats qui les ont suivis. — L'*electo* (4) est un homme de bien et fort entendu: il refusa l'élection; mais on le força d'accepter, en le menaçant, s'il persistait, de le passer par les piques. — Son premier acte fut la publication d'un *bando* défendant, sous peine de la vie, d'approcher de la ville jusqu'à une distance de 150 pas; de s'introduire dans les quartiers de don Fadrique, et contenant d'autres dispositions également sages. — Il ordonna aussi que 200 arquebusiers allassent s'emparer du passage de Spaarendam, et lui-même en prit 200, avec lesquels il dit qu'il allait reconnaître un autre passage: ayant posté ceux-ci en divers endroits, il resta accompagné de 6 seulement; il en envoya 4 reconnaître une barque; alors il s'échappa des mains des deux derniers, en traversant plusieurs fossés à la nage, pour gagner Amsterdam, où il est arrivé presque mort. — Les mutins ont nommé un autre *electo*, qui s'est emparé de la ville, d'où Julian Romero s'est sauvé

(1) *El rey de Francia se rindió a sus rebeldes tan suavia y basamente como si él fuera el asediado.* Çayas fait allusion ici à la paix du 6 juillet 1573, signée à la Rochelle.

(2) Voy. le t. I<sup>er</sup>, p. LXI.

(3) ..... *Pidiendo les diesen con qué comer.*

(4) Dans leurs mutineries, les troupes espagnoles nommaient toujours un *electo*, dont elles faisaient leur chef.

par un grand bonheur. — Ils ont voulu se saisir de l'artillerie ; mais les Allemands y ont mis obstacle. — Il est à craindre que les Wallons ne se mutinent aussi, car on a rapporté au duc, qu'ils veulent également nommer un élu, à l'exemple de la cavalerie qui était au camp. — Le duc est dans la plus grande peine qu'il ait eue de sa vie, pareille chose ne lui étant arrivée depuis quaranté ans qu'il commande des troupes. Tous ses projets sont rompus par cette mutinerie, et, sans argent, il ne voit comment l'apaiser. — Il a fait dire aux mutinés que, quoique paralysé comme il l'est, il leur offrait d'aller se mettre en ôtage entre leurs mains, jusqu'à ce qu'ils fussent payés, et il a répondu à une lettre qu'ils lui écrivirent, avant d'avoir poussé si loin leurs insolences. — Il est bien décidé à se mettre en une barque, et aller à Amsterdam, et, s'il voit qu'il puisse contenter les mutins, en se livrant à eux, il le fera. — Il se plaint du délai que met souvent le Roi à répondre à ses lettres, même lorsqu'elles traitent de points de la plus haute importance. — « Je supplie V. M., dit-il en terminant, je » la supplie aussi instamment que je puis, de porter toute sa sollicitude sur les » affaires de ce pays, qui sont dans le plus mauvais état où elles puissent être. » Qu'elle daigne aussi se souvenir d'un vassal et serviteur qui, depuis le jour » où il naquit, n'a su autre chose que servir l'Empereur, notre seigneur, » et V. M., de son honneur, de sa vie et de tout ce qu'il avait en ce monde (1). »

Liasse 555.

1261. *Lettre du duc d'Albe au Roi, écrite d'Utrecht, le 3 août 1573.* Il demande que le Roi lui envoie, avec la plus grande diligence possible, une lettre pour les Espagnols mutinés, où, après les avoir remerciés des services qu'ils lui ont rendus, il les engage à rentrer dans le devoir, en leur promettant de les payer sous peu.

Liasse 555.

1262. *Lettre du duc d'Albe au Roi, écrite d'Amsterdam, le 13 août 1573.* Il est venu à Amsterdam, pour engager les soldats espagnols mutinés à rentrer dans le devoir, ou tout au moins à rester en garnison à Harlem ; jusqu'à présent, il n'a pu y réussir. — Il se plaint de Beauvoir, à qui il attribue la perte de Ramekens (2).

Liasse 555.

(1) Voy. le texte de cette lettre dans la *Correspondance*, n° CCCXLV.

(2) Le château de Ramekens se rendit aux Zélandais dans les premiers jours du mois d'août. Le

1263. *Lettre du Roi au duc d'Albe, écrite de Galapagar, le 16 août 1573.*

Il lui envoie 400,000 écus en lettre de change; mais on a eu tant de peine à se procurer cette somme, et à de si gros intérêts, qu'il est très-nécessaire de terminer les affaires des Pays-Bas.

Liasse 554.

Le magistrat de Middelbourg et le seigneur d'Allennes, gouverneur de la ville, avaient fait présenter cet événement au seigneur de Beauvoir par la lettre suivante qu'ils lui écrivaient le 1<sup>er</sup> août :

« Monsieur, ceste servira pour advertir à Vostre Seigneurie que les ennemis se sont renforcés de gens de guerre d'Hollande, environ de mil hommes comme entendons, et sont hier matin venu assiéger le chasteau de Rammekin par mer et par terre, ayans fait leurs tranchées entre ledict chasteau et la petite chapelle de Welsinghen, environ cinquante verges de distance dudict chasteau; ayans aussy saisy les deux costelz ou teste du havre de ceste ville, là où ilz sont pareillement empeschez pour se y faire fortz, emmenans ce pendant aultant de sel et bateaulx que bon leur samble, de sorte que sommes séparés dudict chasteau, et doubtons fort qu'ilz se viendront planter à la petite poldre entre Armuyden et ceste ville, et nous oster le moyen de secourir l'ung l'autre, car de y remédier n'avons le moyen, pour estre les ennemis les plus fortz en campagne.

» Nous sommes bien esmerveillez que, nonobstant noz dernières lettres, n'entendons ny voyons aucune apparence de la venue de nostre secours tant attendu et nécessaire, et que l'on nous laisse en ceste extrémité, comme l'avons adverti par nosdictes lettres, et sommes si avant venuz, que n'avons plus rien de quoy nous entretenir, et avons desjà, par faute de bled, qu'avions amassé de tous les bourgeois, mangé bon espace pain d'avoine, dont nous en reste bien peu, non plus que cent cinquante sacqz. Et Vostre Seigneurie pourra estimer si ne tenons ventres de camélions, et en sont plusieurs soldatz et bourgeois mortz de pure pauvreté, et noz forces bien diminuées. Suyvant quoy, Vostre Seigneurie pourra considérer de combien sommes pourvez, et quant avant ledict grain s'estendra entre tant de gens comme sont à Middelburgh et Armuyden. Et, en cas de plus long retardement de nostredict secours, nous protestons par cestes, devant Dieu, le Roy et tout le monde, d'estre ainsy misérablement abandonnez, priant partant qu'il plaise à Vostre Seigneurie vouloir accélérer et haster en toute extrême diligence et haste. Et, pour ce que doubtons que les ennemis pourriont faire semer le bruit d'avoir forcé aucunes de nos forteresses ou places, à cause qu'ilz cognoissent nostre extrême nécessité, ce que n'est pour encoires ainsy, et y pourvoyrons aussy longuement qu'aurons l'âme au corps.

» A cest instant, avons receu nouvelles du lieutenant du chasteau et de Feutre, par moyen d'ung paysant lequel a esté avallé des murailles, et venu sur piedz et mains, et nagé par tous les fossez du pays; lesquelz nous escripvent qu'ilz ont bon courraige, mais grande faute de pouldre,

1264. *Lettre du duc d'Albe au Roi, écrite d'Amsterdam, le 30 août 1573.*  
 Il s'est rendu au camp le 14, pour conclure avec les mutinés un arrangement que don Fadrique avait beaucoup avancé. En effet, 200 arquebusiers étant sortis de la ville avec le sergent-major, et étant venus demander qu'il consentit à leur parler, il le fit de manière qu'il les contenta, sous la promesse de 30 écus à chaque soldat, savoir : 14 à compte sur leur solde, et 16 pour la composition au moyen de laquelle la ville s'est rachetée du pillage; à ce dernier taux s'élevait la part des soldats des vieilles bandes qui se trouvèrent au siège dès le principe. — Les mutinés demandèrent au duc d'autres choses encore qu'il trouva raisonnables, et auxquelles il souscrivit. — Il revint le même soir à Amsterdam, pour chercher de l'argent, que plusieurs particuliers lui prêtèrent sous sa signature. — Le 16, il retourna au camp, pour terminer la négociation. Tout semblait fini : la revue des soldats était passée, ils avaient prêté serment; mais, comme on leur demandait de défalquer des 30 écus l'à-compte qu'ils avaient reçu, pour s'entretenir depuis le commencement de leur mutinerie, de l'officier chargé dans la ville du recouvrement de la composition, ils n'y voulurent jamais entendre. Ils reprirent les armes, et se montrèrent plus insolents encore qu'auparavant. Ils finirent cependant par se calmer; mais il n'y eut pas moyen de leur faire restituer l'à-compte qu'ils avaient reçu. — Depuis, les auteurs de cette seconde mutinerie ont été, par ordre de don Fadrique, pendus devant Alckmaar. — Le duc, voyant le temps qui avait été ainsi perdu, et déterminé par d'autres circonstances encore, a résolu, de l'avis de tous ceux du conseil qui sont près de lui, de renoncer à l'entreprise d'Enckhuizen (1), et de faire le siège d'Alckmaar : cette ville prise, tout le Waterland tombera au pouvoir du Roi, excepté Enckhuizen, Hoorn et Medemblik, dont on pourra se rendre maître avant la fin de la campagne. — Le jour même où le duc arriva au camp, don Fadrique avait la fièvre, et il ressentit depuis une attaque de goutte. Cela ne l'a pas empêché de se mettre en route le 21, étendu dans un chariot. La veille, Noircarmes était parti avec quelque infanterie, pour investir la ville d'un côté; Julian Romero l'a

ce que cognoissons estre véritable, et la mesme nécessité en est à Armuyden et Middelburgh : qui nous retarde quelques fois d'entreprendre ce que voudrions bien. » (Archives du Royaume, papiers d'État.)

(1) Voy. ci-dessus, p. 394.

investie d'un autre côté avec deux régiments, et don Fadrique a complété cet investissement avec le reste de l'armée, l'artillerie et le bagage : de sorte qu'aujourd'hui la ville est si bien cernée, qu'un moineau n'y pourrait entrer, ni en sortir (1). — Dès le second jour, les assiégeants se sont emparés d'un fort que ceux de la ville tenaient sur le canal, ainsi que d'une maison adossée à des sauneries. — Les assiégés, se voyant attaqués si subitement, appelèrent du haut de la muraille quelques-uns des soldats qui avaient été en garnison à Alckmaar : ceux-ci les engagèrent à se rendre, sans attendre le canon. — Plusieurs des soldats, et même des bourgeois qui étaient dans la ville, accueillirent bien ces pourparlers ; mais les autres n'y voulurent pas prêter l'oreille, et même ils tirèrent sur ceux qui étaient dehors. — Steinbach, chef des Allemands qui défendirent Harlem, et que don Fadrique conduit avec lui, sous sa parole et celle des colonels Fransberg et Eberstein, dit qu'il connaissait le gouverneur de la ville, et offrit, si on le voulait, d'aller lui parler. Son offre fut acceptée, et on le fit accompagner d'un tambour, pour sommer la ville. — La réponse que les assiégés lui firent, après l'avoir entendu, fut de lui tirer des coups d'arquebuse, et de l'appeler traître. — La ville est très-forte. Le côté où elle est le plus vulnérable est celui où est campé Noircarmes, quoique le fossé soit bien large, et la batterie inaccessible ; mais on travaille à faire une esplanade au moyen de laquelle on pourra faire approcher l'artillerie par deux endroits, et on essayera, au moyen de barques, de la faire jouer par un troisième. — Il y a deux jours, on a sondé le fossé ; les hommes qui y sont entrés ont eu de l'eau jusqu'à la hauteur des épaules. — On dit qu'il y a dans la ville cinq enseignes qui forment un millier d'hommes. — Le duc regrette la perte du capitaine Medivilla, tué par les assiégés le jour où la maison dont il a parlé fut emportée ; le capitaine Pedro de Paz, qui fait l'office de sergent-major, a été blessé dangereusement lors de la reconnaissance du fossé. — Le Roi ne peut se faire une idée de la difficulté avec laquelle on fait mouvoir l'artillerie, à cause du manque d'argent : il a fallu amener, en deux ou trois convois, de Harlem et de Beverwyck, le train, qui aurait dû être amené en une fois. — On ne saurait croire combien l'on a besoin de gens pour investir une ville dans ce pays : aucune d'elles, petite ou grande, ni même aucun village, quelque misérable qu'il soit, n'est sans avoir un fossé rempli d'eau et

(1) ..... De manera que es imposible entrar ni salir un pájaro.....

si large qu'un pont est indispensable pour le passer. — Si Alckmaar est prise par force, le duc est résolu à n'y laisser âme qui vive; tous y seront passés au fil de l'épée, puisque l'on n'a tiré aucun fruit de l'exemple de Harlem, où il a pardonné à tous les bourgeois, à l'exception de quarante et quelques qui sont détenus, et de cinq ou six des plus factieux, et bannis déjà du temps de la duchesse de Parme, auxquels il a fait couper la tête : peut-être, dit-il, la cruauté fera-t-elle plus d'impression sur les autres villes (1). — Il a laissé pour gouverneur à Harlem le S<sup>r</sup> de Licques (2); il y a chargé de la police quelques bons catholiques, auxquels il a ordonné de ne rien faire sans l'avis de l'évêque et du curé de la grande église, qui est un saint homme. — Il y a mis une garnison de cinq enseignes d'Allemands et de quelques chevaux; plus tard, il se propose d'y envoyer encore 2 à 300 Wallons. — Il reste de sa personne à Amsterdam, pressant l'appareillage de la flotte, pour qu'elle aille attaquer celle de l'ennemi, qui est à la vue de cette ville, et qui, pour empêcher la navigation, a coulé à fond plus de 80 navires. — Il a donné ordre à Boussu d'aller, avec six de ses enseignes, une partie du régiment de Licques, six compagnies du vieux régiment de Lombardie et cinq canons, s'emparer d'une digue que les rebelles tiennent dans le Waterland, à une lieue d'Amsterdam; déjà Boussu en a commencé l'attaque, et le duc espère un bon succès de cette entreprise. — Ceux d'Amsterdam lui ont prêté leur crédit, et se sont obligés à payer 60,000 écus aux marins de la flotte, dans le terme de six mois; le duc, sur son crédit personnel, s'est procuré à Anvers une autre somme de 60,000 écus qu'il est occupé à leur compter, de sorte que bientôt ils mettront à la voile. — Comme il l'a écrit au Roi, tous les soldats qui étaient dans Harlem furent exécutés, à l'exception des Allemands, auxquels on fit jurer de ne plus servir le prince rebelle, et que l'on dirigea du côté de Zwooll et Kampen, pour qu'ils retournassent en leur pays. Arrivés à la frontière, ils revinrent

(1) *Si Alquemar se toma por fuerza, estoy resuelto en no dexar criatura con la vida, sino hazerlos passar todos á cuchillo, pues no ha aprovechado el exemplo de los de Harlem, haviendo perdonado á todos los burgeses, excepto cuarenta y tantos que estan presos, y cinco ó seis que hize descabezar, de los mas facinerosos y desterrados deste el tiempo de la duquesa de Parma: quizá, con el exemplo de la crueldad, vernán las demás villas.*

(2) Philippe, baron de Licques. Sa commission de gouverneur et capitaine de Harlem et de tous les gens de guerre y étant en garnison, est du 19 août 1573. (Archives du Royaume, papiers d'État.)



sur leurs pas; une partie d'entre eux se mit dans Enckhuizen, et les autres entrèrent dans Bommel. C'est là, dit le duc, à quoi sert la miséricorde; c'est ainsi qu'ils observent le serment qu'ils firent : « mais, si je le puis, ajoute-t-il, que V. M. s'assure qu'ils ne le violeront plus (1). »—Il supplie le Roi de prendre une résolution relativement à Genlis et aux autres Français faits prisonniers avec lui. — La mutinerie des Espagnols a fait avorter tous ses desseins, et ainsi il a dû renoncer à l'entreprise de Flessingue. Chiappin Vitelli, qui s'en était chargé très-volontiers, lui fit dire, il y a quatre jours, qu'il n'était pas en assez bonne santé pour l'exécuter, et que, si l'on insistait, on le forcerait de renoncer au service du Roi. — Le duc résolut de la confier à Sancho d'Avila et à Mondragon; mais Beauvoir perdit tant de temps à Anvers, que, quand il arriva à Lillo, Ramekens était perdu, l'alferez auquel celui qui y commandait en avait laissé la garde, pendant qu'il allait se faire guérir à Middelbourg, l'ayant vendu pour deux mille écus, que les rebelles lui payèrent, en le pendant au moment où ils entrèrent dans le fort (2). — Beauvoir, passant avec un vent favorable devant Flessingue, et pouvant prendre Westcappelle, se persuada qu'Arnhem et Middelbourg étaient perdues (3). Il resta deux jours à l'ancre, après lesquels seulement il sut que ces

(1) .... *Que desto sirven las piedades y el juramento que me hizieron.....; pero, si yo puedo, V. M. sea cierto que no me romperán el juramento.*

(2) .... *Y selos pagaron con ahorcarle en entrando dentro.*

(3) Les lettres suivantes, tirées de la collection de nos papiers d'État, fournissent d'amples détails sur cette expédition du seigneur de Beauvoir :

I. *Lettre du seigneur de Beauvoir au duc d'Albe, du 9 août.*

« Monseigneur, j'estime que le S<sup>r</sup> Moreno aurait envoyé à Votre Excellence la lettre que le S<sup>r</sup> Isedro Pacheco m'at escript, touchant la perte de Rammequin. Depuis, je suis arrivé en ce lieu, où, par raport d'aultres, j'entendz le mesme. V. E. peult considérer comme il vient mal pour ceste armée, et d'aultant plus comme l'ennemi tient aussy la teste de Middelburch fortifiée par les deulx costez : par quoy nous avons opinion qu'il ne se présenterat au combat, et se tiendrat ancré dedens le havre soubz Rammequin et dessoubz le fort de la Longue-Teste, qui sont entrées bien estroictes, et oultre ce embarrassées de tout plain de gros vasseaulx qu'ilz ont tiré dudict havre, tellement que ce ne serat sans grand travail et dangier que ceste armée entreat, de sorte que, si le temps ne se met fort à propos, il semble quasi impossible et vraye folie de l'entreprendre sans évidente et notable perte, et en riens advancher le secours tant nécessaire

deux villes tenaient toujours pour le Roi : alors le temps lui manqua ; il fut obligé de tourner l'île, et de venir jeter l'ancre à Sainte-Marie-Polder, où Mon-

de Middelburch et Armuye (\*). Qui est cause que, par conseil, je suis déterminé de passer devant Vlissinghe, et ancrer au Ham près Zoutelande, ou au poldre de Nostre-Dame près de la Vère, pour par là jeter aus duynes le plus de gents que pouldrois bonnement, avecque sacquelez de pouldre et biscuit, pour marcher vers Middelburch, et desnicher ceulx qui tiennent la teste du havre, et ce pendant refreschir Middelburch et Armuye de ce que à dos on y poulrat porter de jour à aultre, attendant que le temps et occasion s'offre pour rentrer au havre. Et comme, pour effectuer ce que dessus, est besoning de plus grand nombre des souldartz, affin de n'affouler l'armée, j'ay requis monsieur le conte du Reulx de me donner le plus de gents qu'il poulrat bonnement faire de son régiment, ce qu'il at faict jusques au nombre de deulx cents, qui n'est si grand nombre que vouldrois. Ce qui me faict croire la résolution que dessus, est que je considère que l'ennemi, tenant Rammequin et la teste de Middelburch, nous empescherat facilement la descente en terre, et affoulerat de cannonades beaucoup de noz vasseaulx, à cause que ledict havre est fort estroict, et le plus devant la teste de celluy de Middelburch, où, enfonçant une nave, ilz peuvent empescher du tout le passer vers Armuyen, ce que ne se peut faire que avecque temps fort propice, et deulx à trois marées, desquelles n'avons à présent que une de jour, par quoy V. E. peult facilement entendre ce que dessus. Quant à entrer par le Francgadt et tourner par le Lemmer devant Armuye, il est aussi difficile pour grands vasseaulx, pour l'estroicture et peu de fond ; n'estant aulcunnement conseillable de séparer noz petitz vasseaulx des grands, oultre ce que, y estant sur l'ancre, l'armée seroit en lieu où elle ne pouloit avoir eau, et si pouloient les ennemis nous serrer le sortir par enfoncer bateaulx. Davantaige, je considère que, sortant pour ancrer sur le Ham, nous serons sans dangier de tous ces inconveniens, et que poulrons combatre l'ennemi (s'il veult) au large. Et, hors de ces advantaiges, et que revictaillerons l'isle, serons aussy en lieu pour avoir renfort et vivres de l'Escluze et Flandres, et prendre en l'armée les maronniers anglois que l'on attend par terre, aussy les bateaulx que V. E. vouldrat faire venir de Hollande et Engleterre, et tiendrons l'issue embarrassée à l'ennemi, qu'il ne se poulrat jeter sans dangier à la mer, et poulrons, selon l'occasion, aller et venir du Ham à l'Escluze, et ce pendant faire par terre tout effort de reprendre le blochuys que l'ennemi at faict à la Longue-Teste : ce que ayants reprins, Rammequin serat à mauvais parti, car l'armée se y poulrat ancrer et empescher le passage, et estre à toute heure à la main pour aller et venir et quérir le renfort de l'armée, et hors du dangier d'estre enserrée au havre par mauvais temps. Messieurs le conte du Reulx, de Rasseinghien et de Oignyes ont esté présents à la conclusion que dessus, et trouvée pour la plus raisonnable, considérantz l'importance de

(\* Arnemuiden.